

François Lapierre
D'ombres et de couleurs

Violaine Charest-Sigouin

Volume 4, Number 3, Spring 2008

La bande dessinée en ébullition

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charest-Sigouin, V. (2008). François Lapierre : d'ombres et de couleurs. *Entre les lignes*, 4(3), 33–33.

François Lapierre

D'ombres et de couleurs

VIOLAINE CHAREST-SIGOUIN

Le métier de coloriste est plutôt exceptionnel et pratiquement inexistant au Québec. D'abord parce que la plupart des bédéistes colorent eux-mêmes leurs propres bandes dessinées, et que la coloration implique des coûts que la majorité des maisons d'édition ne peuvent assumer. « Pour vivre de la bédé, il faut se tourner vers l'Europe ou les États-Unis, affirme **François Lapierre**, l'un des rares Québécois à pratiquer cette spécialité. Aux États-Unis, pour le *comic book*, il y a un scénariste, un dessinateur, un encreur et un coloriste. Probablement pour une question de vitesse et de délais de production. » Depuis qu'il travaille pour le Français Régis Loisel, pour qui il a fait les couleurs de *Magasin général*, une série cosignée par Jean-Louis Tripp se déroulant dans le Québec des années 20, François Lapierre a mis son propre travail de bédéiste de côté. Loisel, qui avait été impressionné par la palette de couleurs que le dessinateur avait utilisée pour sa série *Sagah-Nah*, publiée il y a quelques années, lui a ensuite confié la mise en couleurs du *Grand Mort* et de certains tomes de *La Quête de l'oiseau du temps*, une série mythique dans les années 80.

SAVOIR-FAIRE

Avec sa touche unique, **François Lapierre** a fait sortir de l'ombre le métier de coloriste de bandes dessinées. Un art qu'il exerce avec un rare talent.



PHOTO : SIMON BONNALLIE

Dans son studio de Saint-Hilaire, François Lapierre télécharge via un site FTP les planches qui ont été numérisées à très haute définition par un photographe. Puis, avec le logiciel Photoshop, à l'aide d'une tablette graphique et d'un crayon, il procède à la mise en couleur d'environ une plan-

che par jour. Il se réfère au scénario pour savoir, par exemple, si la scène qu'il s'apprête à colorer se déroule de jour, ou de nuit, mais aussi pour déterminer l'ambiance et choisir la palette de couleurs en conséquence. Il doit aussi s'assurer de l'harmonie des couleurs pour chacune des cases, mais aussi pour l'ensemble des cases de la page. « J'ai un style de coloration qui se rapproche beaucoup de la peinture, explique-t-il. Je travaille toujours les couleurs sur une texture de base que je me suis créée. »

Celui qui a d'ailleurs étudié en arts, puis en graphisme, a d'abord été coloriste de dessins animés, milieu qu'il a laissé tomber pour se consacrer à la bande dessinée. Si ses contrats de coloriste lui permettent de travailler par intermittence sur ses projets personnels, c'est une tâche qui n'est pas de tout repos. Étant contractuel pour trois maisons d'édition, il doit concilier des échéanciers qui souvent se chevauchent et, puisque la coloration est l'une des dernières étapes avant l'impression, il arrive parfois qu'il doive travailler dans des délais très serrés. Selon lui, pour être coloriste, il faut « mettre son ego de côté, car on travaille dans l'ombre des auteurs ». Il se considère tout de même privilégié de travailler pour des bédéistes de ce calibre, et avoue même qu'à force de colorer leurs planches, il en est venu à améliorer ses propres techniques de découpage et de narration. ■



Travail de coloration, planche extraite de *Magasin général*, tome 3, *Les Hommes*.